Linx

Revue des linguistes de l'université Paris X Nanterre

75 | 2017

Imaginaires de la ponctuation. Ordre et inquiétude du discours

La ponctuation entre imaginaire et sentiment linguistique

Gilles Siouffi

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/linx/1867>

DOI : 10.4000/linx.1867

ISSN : 2118-9692

Éditeur

Presses universitaires de Paris Nanterre

Édition imprimée

Date de publication : 22 décembre 2017

Pagination : 35-56

ISBN : 978-2-84016-308-4

ISSN : 0246-8743

Référence électronique

Gilles Siouffi, « La ponctuation entre imaginaire et sentiment linguistique », *Linx* [En ligne], 75 | 2017, mis en ligne le 23 novembre 2018, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/linx/1867> ; DOI : 10.4000/linx.1867

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Département de Sciences du langage, Université Paris Ouest

La ponctuation entre imaginaire et sentiment linguistique

Gilles Siouffi

- 1 Un point dont on peut partir, pour aborder la ponctuation, et qui semble indiscutable, est que la ponctuation n'est pas une matière langagière de premier rang. Elle suppose un préexistant : on ne peut pas ponctuer le vide. Par ailleurs, même s'il est toujours possible de faire un usage large, aux frontières de la métaphore, du terme *ponctuation* en l'appliquant à l'oral, il semble qu'on puisse légitimement choisir de la comprendre *stricto sensu* comme un phénomène lié à l'écrit. La ponctuation se donne à voir, et ne se voit qu'à l'intérieur du processus de la lecture.
- 2 Ces constatations liminaires nous amènent à nous poser une première question, qui est de savoir à quoi, alors, la ponctuation est adossée : s'agit-il d'un texte, d'un discours, de la langue ? Le récepteur hésite, devant ces possibilités. L'une des caractéristiques de la ponctuation est qu'elle devient facilement le support d'une activité méta-textuelle, méta-discursive, ou méta-linguistique. Autre ensemble de questions : si la ponctuation articule des unités, les sépare ou les met en relation, faut-il interpréter cette articulation sur un plan syntaxique, rhétorique, énonciatif, stylistique ? Ici encore, dès qu'on lit un texte, on hésite. On devine que toutes ces pistes sont riches, qu'on peut s'engager de façon quasi exclusive dans chacune d'elles, mais aussi qu'il est rare qu'elles épuisent à elles seules le fonctionnement de ce qu'on a sous les yeux. Ce qu'on a sous les yeux, ce sont des signes – signes graphiques, voire typographiques, et qui nous paraissent liés, quelle que soit la marge de manœuvre personnelle que l'on peut reconnaître au scripteur, à certaines normes de l'écrit. Il y a un caractère objectif, dans la ponctuation – ou du moins qu'on aimerait voir comme objectif. Mais on devine aussi que, selon les cas, la subjectivité et le projet énonciatif du scripteur jouent pour beaucoup. Objective, subjective, la ponctuation ? « Systémique », libre ?
- 3 Toutes ces questions, naturellement, on se les pose. Pour autant, envisagées à ce niveau de généralité, elles révèlent malgré tout l'impasse dans laquelle elles nous engagent, tant le phénomène de la ponctuation, plus encore que les autres phénomènes linguistiques et langagiers, peut-être, fait éclater la différence qui existe entre ce que nous révèle

l'expérience et ce que nous voudrions en faire dans un désir de rationalisation, de systématisation, ou de « mise en ordre », selon l'expression utilisée par S. Bikialo et J. Rault dans leur introduction (ici même). De fait, la ponctuation résiste à la réification.

- 4 L'argumentaire du présent numéro convoque les notions d' « imaginaire » et de « sentiment de la langue ». C'est peut-être l'occasion d'essayer de clarifier ce que l'on peut faire de ces deux notions si on les applique à la ponctuation, avant d'en mesurer l'opérativité sur un exemple : la ponctuation, par les imprimeurs postérieurs, d'un texte laissé par son auteur à l'état de manuscrit : les sermons de Bossuet.

La dimension imaginaire de la ponctuation

- 5 La notion d' « imaginaire linguistique » comporte un degré de généralité qui fait qu'il est difficile de savoir précisément quels contours on peut lui donner et à quels objets on peut l'appliquer. L'association de l'adjectif polysémique *linguistique*, surtout, qui ne peut susciter le consensus chez les linguistes, au terme en lui-même assez vague d'*imaginaire* ne peut manquer de faire problème.
- 6 Tout un pan de la recherche actuelle, particulièrement en sociolinguistique, rapporte l'utilisation du terme à la théorisation qu'a proposée Anne-Marie Houdebine, citée dans l'argumentaire (voir Houdebine, 1996). Au fil des années, cette dernière a élaboré, corrigé, raffiné, un schéma (abrégé sous la forme I. L.) qui s'attache essentiellement à rendre compte des attitudes du locuteur à l'égard des normes. Ce schéma a permis de stimuler toutes sortes de recherches sur des aspects du discours métalinguistique rangés aujourd'hui parfois sous le nom d' « épilinguistique », et qui dévoilent l'existence, dans les représentations que se font les locuteurs de leur langue, non seulement d'attitudes évaluatives, mais aussi de véritables normes subjectives allant jusqu'à des normes « fictives ».
- 7 Entendu dans ce sens, l'imaginaire linguistique est profondément lié à la considération première du sujet parlant. Mais, de la même façon que les normes chez William Labov, l'« imaginaire » entendu dans ce sens est bien évidemment susceptible de créer des communautés. Un élargissement possible peut amener à considérer sous le nom d' « imaginaire » des représentations collectives, comme les « imaginaires des langues », définis par Sonia Branca-Rosoff comme « ensemble[s] des images que les locuteurs associent aux langues qu'ils pratiquent, qu'il s'agisse de valeur, d'esthétique, de sentiments normatifs, ou plus largement métalinguistiques » (Branca-Rosoff 1996 : 79).
- 8 Dans notre travail sur la description linguistique menée sur le français à l'Age classique (Siouffi, 2010), nous avons choisi, sans parler directement d'« imaginaire linguistique », de solliciter une dimension de la description que nous avons qualifiée d'« imaginaire ». Nous entendons par là que, en marge d'un désir d'observer au plus près les structures de la langue ou du discours en tenant compte de tout ce qui en constitue la réalité, un certain discours métalinguistique, féru de catégories logiques, d'analyses *a priori*, de grilles de lecture, de règles, de schémas, de régularités, d'analogie, de recherches de « causes », d'explications, de raisons d'être, était enclin à décrire ces structures au sein d'une deuxième dimension – fictive – répondant mieux à ses attentes que la réalité. C'est ainsi que la description de la partie de langue inédite en français qu'est l'article, de l'ordre des mots, de certains enchaînements syntagmatiques, ou de figures comme l'ellipse, permet, à notre sens, de montrer le décalage existant entre ces deux dimensions

(nommées 1 et 2), entre lesquelles le discours métalinguistique, précisément, peut installer un « jeu » explicatif. Les « structures imaginaires de la description », telles que nous les avons nommées, s'appuient alors sur la notion de « filet » mise en place par Wittgenstein. Si elles sont « imaginaires », c'est avant tout qu'elles fonctionnent sur la logique de l'image qui, comme l'a écrit Wittgenstein, « a en commun avec le représenté la forme logique de la représentation » (Wittgenstein, 1993, p. 40), mais ne peut être confondue avec le représenté. Ces structures ne peuvent en effet être dites appartenir au réel du discours directement : elles relèvent d'une dimension exclusivement mentale qui a partie liée avec l'acte même de décrire. Les mettre au jour et les analyser permet à notre sens de rendre compte de la « sur-rationalisation » qui est fréquemment à l'œuvre dans le discours linguistique, et dont une des premières versions, au-delà de ce qui a été produit par la grammaire latine et néo-latine, est observable dans ce qui a été écrit au sujet du français entre Vaugelas et les articles de Dumarsais pour l'*Encyclopédie*. Durant un siècle, en effet, on observe que le discours grammatical (qui n'est pas à l'époque cantonné dans ce qu'on nommerait aujourd'hui, par une définition plus stricte, « grammaire ») s'est plu à développer autour de la description du français un ensemble de procédures aboutissant à décrire un français un peu différent de celui qui est observable dans la réalité : un français « idéal », dans lequel un certain nombre des phénomènes difficiles à décrire dans la réalité (l'absence d'article devant le substantif dans certaines constructions par exemple, en français du XVII^e) donnent lieu à des raisonnements mobilisant un degré d'abstraction supérieur à ce qui est nécessité dans l'analyse concrète (le célèbre chapitre sur la détermination dans la Grammaire de Port-Royal s'est en partie construit sur la proscription de certains de ces énoncés par Vaugelas, comme *il a été blessé d'un coup de flèche, qui était empoisonnée*). C'est ainsi qu'on en arrive à ce qu'on pourrait appeler l'« imaginaire » : le fonctionnement idéal de parties de langue ou de règles au sein d'un état de langue sorti de son appréhension expérientielle.

- 9 Appliquer la notion d'imaginaire entendue dans ce sens à la ponctuation peut se faire de deux manières différentes et fortement dissymétriques. Une distinction importante à faire est en effet de savoir si on considère les signes de ponctuation comme signes ou la ponctuation comme acte.
- 10 Si l'on choisit de faire d'eux un système signifiant, il est difficile de dire que les signes de ponctuation y forment une catégorie homogène, et peuvent uniformément, sans risques, être qualifiés de « ponctèmes »¹. En eux-mêmes, en effet, en tant que « signes », les signes de ponctuation ne présentent pas tous, individuellement, les mêmes possibilités signifiantes. On peut distinguer ceux qui, comme le point d'interrogation, le point d'exclamation ou le point de suspension, peuvent être investis de potentialités signifiantes fortes, et ceux qui semblent devoir être cantonnés à l'unique rôle, précisément, de « ponctuants », tels la virgule ou le point-virgule. Un bon test, à cet égard, est d'examiner si le signe peut faire sens en dehors de sa fonction ponctuant, en tant que message isolé, par exemple. Certaines situations de communication, comme l'écriteau ou le SMS, peuvent être de bons observatoires. Le point d'interrogation, le point d'exclamation et le point de suspension y créent du sens – ou on peut fabriquer du sens à partir d'eux –, alors que c'est nettement plus problématique pour la virgule, le point, le point virgule ou les deux points. Faudrait-il aller jusqu'à diviser les signes de ponctuation en deux classes distinctes ? Nous n'irons pas jusque-là, nous contentant de postuler l'existence d'un continuum.

- 11 Cette distinction de fonctionnement conditionne en tout cas ce qu'on peut investir en tant qu'imaginaire dans ces signes. Pour les signes à potentialités signifiantes fortes, on peut postuler qu'il existe un premier type d'imaginaire, qui est d'ordre sémantique (impliquant, naturellement, tout le plan de la figuralité). Dans les représentations, le signe graphique est alors susceptible de s'agréger au lexique en tant qu'il présente une interface signifiant / signifié comparable à celui des mots. Le signe de ponctuation se fait mot graphique ; il rejoint le matériel de la langue. Dans la représentation qu'on se fait de celle-ci, on peut donc fort bien concevoir qu'à côté des « mots », il existe une case spéciale dévolue à des signes seulement graphiques. L'esperluette (&) en fait partie, tout comme les modernes « binettes » ou « émoticônes ». De ce point de vue, s'il y a « imaginaire », il s'agit d'un imaginaire sémantique qui, lorsqu'on cherche à les décrire, les fait facilement doter d'un principe signifiant unique, en écrasant la palette d'emplois qu'on peut observer dans les usages. Dans son travail sur le point de suspension, Julien Rault (2014) a ainsi montré qu'une partie importante des descriptions métalinguistiques qui en avaient été données s'était donnée pour ambition d'assigner à ce signe un sème cardinal, d'une manière qui lui ferait en somme rejoindre la catégorie de ce que Wierzbicka nomme des « primitifs sémantiques ». Employés seuls, certains signes ponctuels peuvent être interprétés comme mots, marques de modalisation, ou énoncés complets.
- 12 Ce premier fonctionnement de l'imaginaire est malgré tout marginal par rapport à celui qui peut se développer à partir de la ponctuation comme acte. Il est en tout cas assez banal, peu éloigné de celui qu'on pourra repérer sur le fonctionnement sémantique des mots ; et il est « linguistique » au sens où il implique nettement la dimension de la « langue » comme abstraction mentale fonctionnant sur la base première de la liste.
- 13 L'acte de ponctuer, à l'inverse, s'il peut donner lieu à un imaginaire, ne le fera qu'en présence d'une réalisation discursive préexistante. On pourra alors parler d'« imaginaire discursif » plutôt que d'imaginaire « linguistique », si l'on tient à conserver cette structure à nom qualifié. La ponctuation présente une matérialité – les « signes de ponctuation » – mais cette matérialité doit entrer en dialogue avec un réel, au sens d'objet empirique, que nous nommerons « discours » (à entendre comme réalisation discursive, articulation syntagmatique de la langue). Ainsi, on peut lui trouver des points communs avec les « structures imaginaires de la description » telles que nous venons de les décrire, sur une même « dimension 1 » du discours, qui est la physionomie première du réel, on assiste de la même manière à la projection d'une « dimension 2 » qui donne de ce réel une physionomie différente, davantage gouvernée par des principes rationnels, d'intelligibilité, d'interprétabilité, correspondant davantage, aussi, à un idéal ou à des normes. Le discours ponctué l'est alors selon une logique que nous qualifierons « de dimension 2 ». Nous rejoignons donc tout à fait Eni Orlandi lorsqu'elle écrit que ce que la ponctuation indique, c'est « la textualisation du discours, [...] liant le réel discursif à l'imaginaire textuel » (Orlandi, 2007 : 69)². Le réel n'est que du discours, tandis que le texte ne peut se construire que par le biais d'un certain imaginaire, ou, si on préfère une formulation moins engageante, une certaine représentation mentale des unités discursives. Avant cette dimension imaginaire du texte, la ponctuation donne malgré tout naturellement accès, dans un premier temps, à une dimension grammaticale – plus exactement syntaxique, qui comporte elle aussi une part d'imaginaire. La « phrase », par exemple (voir Seguin, 1993 et Siouffi, 1997), peut être vue comme une unité grammaticale non discursive dont la conscience est à relier en grande partie à l'action de la ponctuation

sur le discours par le biais de cet « imaginaire » formel. L'étape objectivante de l'écriture occupe ici une place décisive.

La ponctuation : un sentiment linguistique

- 14 Si l'on peut postuler une dimension « imaginaire » à la ponctuation, c'est donc à un double titre. A s'en tenir au plan des représentations de la ponctuation qui ont pu être données dans les discours (métalinguistiques ou épilinguistiques), on conclura qu'on peut tout à fait reconduire à leur endroit des analyses qu'on a conduites sur la description grammaticale. Des phénomènes tels que la hiérarchisation, par exemple (entre conjonctions, « particules » ou mots du discours), l'existence de « lois » non formulées telles que la « loi d'unicité »³, l'attribution d'une grammaticalité particulière à certaines formes plutôt qu'à d'autres, se retrouvent dans les deux cas et mettent en jeu une logique « de dimension 2 ». Dans sa recherche d'une stabilisation normative comme, souvent, dans la recherche explicative qui fonde la description même, le discours métalinguistique sur la ponctuation comporte une indéniable part d'imaginaire, et une part d'autant plus importante que la ponctuation en tant qu'acte est déjà en elle-même un acte suffisamment abstrait et suffisamment « second » (par rapport à l'immédiateté du discours) pour qu'on puisse s'extraire de la physionomie première du discours et qu'une palette très large de valeurs et de fonctions puisse être déployée.
- 15 Mais à côté de cette dimension imaginaire qui est spécifique à la construction des représentations, il convient aussi de s'intéresser à ce que la *pratique* de la ponctuation contient d'imaginaire. De ce point de vue, on pourra dire qu'en elle-même, la ponctuation comme acte peut elle aussi être considérée comme un acte métalinguistique, ou plus exactement, si on nous a bien suivi, comme un acte métadiscursif. A sa manière, et grâce à la matérialité de signes qui jouent un rôle comparable à celui de la catégorisation mentale des unités du discours en parties de langue, ou de l'identification mentale des fonctions et des unités possédant une pertinence grammaticale, la ponctuation jette sur la physionomie première du discours, envisagée dans une dimension 1, une seconde dimension, possédant sa logique propre, et se caractérisant par un fonctionnement plus rationnel, plus idéal, plus adéquat à ce qu'on peut postuler comme étant des normes ou un fonctionnement « parfait » du système. Que cette seconde dimension partage ou non sa structure logique avec celle du discours, selon la manière dont Wittgenstein se représente l'*image*, reste une question toujours pendante s'agissant des théories et des pratiques de la ponctuation. Comme la ponctuation est un acte véritable accompli sur le discours, elle crée une interaction qui n'est pas seulement assimilable à l'interférence qu'on peut postuler entre une représentation et une pratique, mais qui crée un jeu dialectique avec le réel du discours dont le caractère est d'être immédiatement visible.
- 16 C'est pourquoi il convient de distinguer nettement, si l'on poursuit la réflexion sur l'imaginaire, les *théories* de la ponctuation, domaine de nature métalinguistique portant sur un phénomène comportant un aspect métadiscursif, et la ponctuation comme *pratique* où, si l'imaginaire peut s'observer, c'est d'une manière non pas autonome, comme dans la pure représentation, mais comme ingrédient dans un jeu entre deux dimensions formelles qui a également pour but de s'intégrer au sein d'une visée interactionnelle.
- 17 C'est alors qu'on pourra convoquer la notion de « sentiment linguistique » en tant que, au-delà de la dimension purement mentale de l'imaginaire, qui, soutenue par les représentations, peut naturellement être comprise comme jouant un rôle dans les

pratiques, ces pratiques étant toujours nécessairement adossées à des normes et à des représentations préexistantes, le « sentiment linguistique » est une négociation *in vivo* de l'expérience linguistique et discursive. En tant que pratique, la ponctuation mobilise le sujet parlant à un triple niveau : dans son projet interactionnel avec le récepteur, dans un projet qu'on pourra qualifier de « subjectif », et dans son rapport au mouvement du dire (ce que nous désignons ici par l'expression *le discours*), rapport qui peut être conditionné par des paramètres socio-historiques, génériques, textuels, etc.

- 18 C'est pourquoi aucune lecture formaliste ou objectivante ne peut, sans doute, épuiser les potentialités signifiantes ou interprétatives de la ponctuation. En tant qu'« acte métadiscursif », la ponctuation peut engager l'interprétation, ou, plus généralement, ce que nous appelons ici le *sentiment linguistique* de l'émetteur comme du récepteur dans toutes sortes de directions – grammaticale, logique, sémantique, pragmatique, rhétorique, stylistique, pneumatique..., qui peuvent fort bien se cumuler avec des dosages variables. Certes, les conditionnements socio-historiques auxquels est soumise la littéracie (dans sa version active, l'écriture, comme dans sa version passive, la lecture), travaillent en permanence à essayer de proposer de l'usage des signes de ponctuation une version stabilisée au regard de laquelle certaines variations apparaissent comme tolérables au nom d'un effet stylistique, et d'autres comme franchement transgressives ou « fautives ». Mais la simple observation, à toute époque, tant des textes littéraires, exploitant précisément les zones de variation, que des textes émanant de ceux qu'on appelle ordinairement, mais de façon certainement insatisfaisante, les « peu lettrés », montre bien que l'objectivation se heurte inmanquablement à l'évidence d'une modulation. Plus encore que le lexique ou la syntaxe, la ponctuation semble faire partie de ces aspects de la gestion du discours où « le sujet travaille ses points de subjectivation, laissant les traces de la façon dont il interprète », comme le formule E. Orlandi (2007, 68).
- 19 Il existe donc un « sentiment linguistique » de la ponctuation, et ce « sentiment » peut sans doute se concevoir à deux niveaux. Tout d'abord, la ponctuation est elle-même sujette à un sentiment linguistique dans la mesure où, comme les mots, les sens, l'association des morphèmes, la syntaxe, les constructions, elle est un lieu où l'articulation entre formes et sens peut être constamment soumise à re-négociations, selon un processus proche de celui qui est actif dans la réanalyse syntaxique – autrement dit un processus de réinvention du fonctionnement. Ensuite, elle peut être considérée *en elle-même*, comme un outil que le sentiment linguistique utilise sur le discours, ses formes, sa structure, ses articulations. Et sans doute ici convient-il de distinguer les deux versants interactionnels de ce sentiment linguistique, selon que l'on se place du côté actif ou du côté passif de la gestion du discours : autrement dit de distinguer un sentiment linguistique de la ponctuation lié à l'écriture, au fait de ponctuer son propre dire, et un sentiment linguistique de la ponctuation lié à la lecture, au fait d'interpréter la manière dont un autre a ponctué son discours. Certes, on peut postuler que la connaissance des normes, ainsi qu'un certain type d'imaginaire linguistique (le point d'interrogation interprété comme véhiculant majoritairement le sème de l'interrogation, par exemple, le point de suspension celui de l'interruption dans le sens⁴), servent de passerelle entre ces deux exercices qui correspondent comme on le sait à des activités cognitives bien distinctes. Il n'en demeure pas moins que cette bi-partition du rapport à la ponctuation (rapport actif, rapport passif) crée sans doute une marge d'indécidabilité autour de l'interprétation des signes, une partie de la ponctuation (les virgules, par exemple),

pouvant être perçue par le locuteur, plus que le matériel langagier lui-même, comme n'existant que par cette interface communicationnelle.

- 20 Nous évoquons un paramètre socio-historique. Si la ponctuation comme pratique peut être considérée comme un « sentiment » (sentiment à décliner sous plusieurs formes : sentiment purement graphique, sentiment typographique, dans le cas du passage à l'imprimé, sentiment grammatical ou syntaxique, sentiment rhétorique, sentiment stylistique...), c'est qu'elle s'appuie sur un rapport à des normes qui peuvent certes être interprétées comme un conditionnement, mais avec lesquelles un jeu peut aussi se créer. Envisager la ponctuation de cette manière, en tout cas, c'est renoncer, à bien des égards, à l'ambition de construire une théorie « an-historique » ou « trans-historique » de la ponctuation qui serait fondée sur des bases seulement sémantiques ou sémiotiques. Si la ponctuation est « sentiment », ce sentiment fluctue non seulement en raison de son caractère non mécanique et en permanence négocié dans l'interaction, mais aussi du fait de son inscription dans le contexte général des pratiques de l'écrit et des pratiques du discours, à quoi il faut probablement ajouter un rapport au support (manuscrit, imprimé, et aujourd'hui écrit numérique ou communication médiée). De ce point de vue, la permanence diachronique d'un nombre important de signes au regard de ceux qui ont disparu a sans doute eu pour effet pernicieux de nous laisser imaginer une continuité de fonctionnement qui a comme caractéristique d'enjamber aisément l'histoire et de mener, peut-être, à une certaine réification. Il nous est toujours possible de ponctuer avec les outils du présent un texte du passé, expérience – d'ailleurs communément pratiquée – qui a pour effet de détacher de la physionomie langagière elle-même, soumise aux vicissitudes du temps (l'obsolescence des mots et des constructions) le filet d'une seconde structure pérenne qui se situerait hors de la langue, hors du discours, hors même des conditions de dicibilité et de lisibilité. Par là, on voit bien qu'il est toujours possible de faire de la ponctuation une structure ne relevant pas de la dimension première du discours.
- 21 De ce point de vue, la comparaison – ou la mise en rapport – entre le XIX^e siècle et les siècles qui précèdent est sans doute une étape décisive dans la réflexion. Le syntagme « sentiment de la langue » (voir Siouffi, éd., 2012, « présentation ») ne se trouve pas (à notre connaissance) dans les textes métalinguistiques avant les premières années du XIX^e siècle. Il a ensuite été fortement sollicité, de même que *sensibilité*, *sentir*, *conscience*, *intuition*, *sujet*, etc. par de nombreux grammairiens et linguistes de la fin du siècle, au premier rang desquels Saussure (voir Courbon, dans Siouffi, éd., 2012). A vrai dire, cette charnière historique est sans doute décisive. Alors que les pratiques de la ponctuation, dans les manuscrits et les imprimés, sont extrêmement variables jusqu'au début du XIX^e siècle, on assiste alors à la montée en puissance de deux mouvements antagonistes : le désir de normes, qui va pousser les typographes à fixer des règles de plus en plus rigides, parfois à visée universaliste, autrement dit supra-linguistique, et le phénomène de la « subjectivation », qui pousse, sinon à s'en abstraire, du moins à assumer une appropriation subjective des signes et des pratiques.
- 22 Au début du XVIII^e siècle, plusieurs commentateurs relevaient la diversité et la singularité des pratiques, qui empêchaient qu'on puisse en faire un « système », alors que cela commençait à être le cas pour la grammaire. On peut citer Grimarest, par exemple : « Chaque auteur a sa manière de ponctuer, & quelque irrégulière qu'elle soit bien souvent, il croit cependant entendre parfaitement la ponctuation. D'ailleurs il en abandonne souvent le soin à des Correcteurs, qui ponctuent presque tous sans réflexion,

ou sans connoissance. » (Grimarest, 1707, p. 68-69). A qui appartient la ponctuation ? Le fait que les auteurs n'aient pas encore, au XVIII^e siècle, la main sur la version ponctuée de leurs textes⁵, crée une tension entre les deux pôles de la rationalité et de la subjectivité. Buffier fait le même constat, dans des phrases célèbres que reprendra Girault-Duvivier au début du XIX^e siècle :

Cependant, on n'est point encore convenu tout-à-fait de l'usage des divers signes de la ponctuation. La plupart du tems chaque auteur se fait son système sur cela ; & le système de plusieurs, c'est de n'en point avoir. Quelques-uns en ont voulu proposer de particuliers, & le public ne les a point admis ; Est-ce sa faute, ou celle des auteurs ? Le public a toujours raison ; ou s'il ne l'a pas, on lui défère toujours autant que s'il l'avoit. Il est vrai qu'il est très difficile ou même impossible, de faire sur la ponctuation un système juste & dont tout le monde convienne ; soit à cause de la variété infinie qui se rencontre dans la manière dont les phrases & les mots peuvent être arrangez, soit à cause des idées différentes que chacun se forme à cette occasion. (Buffier, 1732, p. 398 ; repris avec des modifications par Girault-Duvivier, 1811, p. 1087).

- 23 Le constat de Buffier montre bien à quel point la ponctuation demeure, pour lui, dans une dimension qui comporte une part d'indécidabilité. La tension interactionnelle qu'il souligne (entre production et réception) se conjugue avec la diversité des interprétations possibles qu'on peut donner de la ponctuation, ou des plans sur lesquels on peut la faire jouer.
- 24 Pour autant, le désir de montrer le rôle décisif de la ponctuation dans ce que l'époque appelle de façon large la « grammaire » (c'est-à-dire, non seulement l'ensemble des phénomènes que nous considérons aujourd'hui comme « grammaticaux », mais aussi, plus largement, tout ce qui a trait à la conduite normée du discours) conduit certains à pratiquer des expériences, à faire ce qu'on pourrait appeler des « exercices » de ponctuation qui ont pour résultat de détacher la ponctuation de la surface discursive. Ainsi Girault-Duvivier, en 1811, qui met « sous les yeux » de ses lecteurs « plusieurs phrases absolument semblables, mais qui seront ponctuées d'une manière différente », des vers de Corneille, par exemple (Girault-Duvivier, 1811, p. 1085). Ou Lequien, qui rapporte dans la préface de son *Traité de la ponctuation* paru pour la première fois en 1809 et mainte fois réédité l'expérience qu'il a faite de lire un discours de Buffon ponctué de manière différente dans diverses éditions :

Consulté plusieurs fois sur les moyens qu'il faut employer pour parvenir à une bonne ponctuation, après avoir donné quelques notions générales, comme on en trouve dans presque toutes les grammaires, j'engageois à lire avec attention nos bons auteurs ; mais j'ai reconnu depuis long-temps qu'il était presque impossible d'apprendre la ponctuation dans la plupart des livres imprimés. [...]

J'ai lu dans un ouvrage qui a pour titre *Morceaux choisis* de Buffon, son discours de réception à l'académie françoise ; j'ai lu le même discours dans le premier volume des *Leçons de Littérature et de morale* de MM. Noël et Delaplace : j'ai trouvé soixante-douze passages ponctués différemment dans douze petites pages d'impression. (Lequien, [1809] 1819, préface, v).

- 25 Lequien se désole, naturellement, de cet état de fait, rejoignant le constat de Buffier :
- D'où peuvent venir toutes ces différences, sinon des différentes maisons où ces ouvrages ont été imprimés ? Chaque imprimeur a son correcteur d'épreuves, et autant de correcteurs, autant d'orthographes et de ponctuation différentes.
- 26 Un siècle plus tard, il semble qu'on en soit toujours au même point, et que les désirs de rationalisation de Buffier n'aient pas été exaucés, malgré Beauzée, et sa réception importante. Notons en passant que le constat de Lequien, au moment où il écrit, est sans

doute encore relativement vrai pour la ponctuation – moins pour l'orthographe. Il témoigne bien, en tout cas, de cette incertitude persistante qui demeure dans les pratiques, dans le rapport à la ponctuation, et qui est en passe de devenir un véritable problème socio-historique. Au-delà de l'explication d'ordre factuel avancée, ce que constate Lequien, c'est que la ponctuation *est*, en fait, un sentiment linguistique. Elle est une manière de recevoir le texte, manière fluctuante, non totalement régie, n'obéissant pas suffisamment à des principes, peu fiable.

- 27 Par rapport à l'époque classique, malgré tout, le XIX^e siècle représente sans doute le moment où, si l'on choisit de faire de la ponctuation un « sentiment linguistique », cela doit être dans un sens différent par rapport à ce qui s'est fait et conçu auparavant. Pour Jacques-Philippe Saint-Gérard, c'est le XIX^e siècle qui a isolé, dans l'éventail variés des niveaux de fonctionnement, une opposition possible entre deux grandes directions : l'option « déclamatoire », « respiratoire », et le « souci rationnel de décomposer l'acte d'énonciation en énoncés logiquement articulés » (Saint-Gérard, dans Dürrenmatt, éd., 2000 : 131). On aurait ainsi deux « sentiments » distincts de la ponctuation, qui pourraient être activés dans les divers lieux que sont l'écriture manuscrite, l'impression, et la lecture. A quoi il faudrait ajouter, susceptible d'infléchir ces deux grandes orientations, la tension désormais très active entre les normes (la mise en « système » de la ponctuation par les imprimeurs et typographes) et la subjectivité (désormais mise en avant par les littérateurs).
- 28 De la sorte, le XIX^e siècle va avoir une « pratique ponctuant » nettement plus importante qu'aux siècles précédents, et surtout, saisie dans une compréhension différente de ce « sentiment linguistique ». De plus, siècle des philologues, des éditeurs de textes – plus généralement d'un développement considérable de l'écrit imprimé –, il va développer l'activité de ponctuer des textes du passé, exerçant de la sorte un « magistère » dans le domaine de la ponctuation, dont l'ambition est d'être fondé autant sur des « normes » que sur une rationalité universalisante (la « grammaire »), et une saisie particulière de ce qu'est l'interaction pragmatique de la lecture. Dans ce contexte, il est intéressant de prendre, même si ce n'est que rapidement, et à titre d'illustration, l'exemple de la ponctuation d'un texte « classique », les sermons de Bossuet.

Cas d'étude : ponctuer Bossuet

- 29 A la fin du XVII^e siècle, on le sait, la ponctuation n'est toujours pas un fait « de premier rang » dans les discours écrits manuscrits. Si certains, comme Boileau, ponctuent raisonnablement leurs lettres, il n'en est pas de même pour d'autres, comme Madame de Sévigné, La Rochefoucauld ou Bossuet. Certes, de nombreux paramètres (socio-historiques, génériques, etc.) jouent, mais, de façon générale, bien des manuscrits des grands écrivains que nous possédons – sans parler des peu-lettrés –, montrent un usage très succinct et très erratique de la ponctuation. Comme l'orthographe et les accents, il était acquis qu'elle était une problématique d'imprimeurs. De ce point de vue, en tant que surimposition temporellement décalée à un texte premier, la ponctuation apparaît de fait comme le reflet d'un choix, d'une attitude métalinguistique issue d'un travail de lecture en plus d'une mise en œuvre de normes (à l'époque encore flottantes), portant la trace d'une interprétation. En somme, exercice de second rang, elle s'offre factuellement, et assez littéralement somme toute, comme l'ajout de ce que nous avons appelé ici une « structure seconde » au texte – autrement dit comme une structure imaginaire dans la

représentation du discours, comme un filet formel surimposé à la physionomie discursive. Résultat d'une perception comme invitation à percevoir d'une certaine manière ce qui est donné à lire, elle construit un échange tacite avec les sentiments grammaticaux du lecteur potentiel et ses représentations de ce que peut être un texte.

- 30 A ce titre, il est particulièrement intéressant, dans le sillage, finalement, de ce qu'ont pu pratiquer Girault-Duvivier ou Lequien, d'examiner les choix qui ont été faits dans l'histoire à partir d'un texte peu ponctué. C'est le cas des sermons de Bossuet, corpus d'autant plus intéressant que, stylistiquement, la « lecture » qui a été faite de ces textes a été partagée entre deux interprétations antagonistes : celle qui voudrait faire de Bossuet le parangon de la « grande phrase oratoire » (Lanson, 1909 : 94), et celle qui voudrait en faire un artisan de la phrase courte (Vianey, 1929 : 59).
- 31 En 1993, lorsqu'il a fait paraître son ouvrage désormais classique *L'Invention de la phrase au XVIII^e siècle*, Jean-Pierre Seguin l'a sous-titré « Contribution à l'histoire du sentiment linguistique français ». Il s'appuie sur la position de Robert Garrette pour qui « la phrase implique l'intervention d'une conscience linguistique qui la pose ou l'identifie comme une unité de discours » et définit l'« énoncé » comme « le discours ou le segment de discours non analysé en tant que phrase » (Garrette, 1988 : 31, cité par Seguin, 1993 : 17). De fait, la « phrase » et le « texte » apparaissent comme les deux « unités », si l'on veut, ou les deux manières de considérer le discours, dont le repérage est le plus lié au sentiment qu'on a de la ponctuation. C'est dans le sillage de ce regard passant par l'intervention d'une conscience, et déniait à ces deux notions leur caractère de réalités objectives, qu'on peut lire aujourd'hui la manière dont Bossuet a été ponctué au XVIII^e siècle et au XIX^e siècle.
- 32 Pour mémoire, les sermons de Bossuet n'ont pas été publiés de son vivant (sauf un). Nous disposons pour certains d'entre d'eux de liasses de manuscrits, certains étant disponibles aujourd'hui en version numérisée sur Gallica, mais ces liasses posent souvent problème dans la mesure où il est difficile d'en tirer une version stable du texte, Bossuet ayant souvent procédé à des corrections, ratures, ajouts, et n'ayant pas considéré son texte comme achevé. On ne sait pas, notamment – et ce n'est pas qu'un détail – si le texte manuscrit qu'on possède est antérieur ou postérieur à la performance orale du sermon. Une première édition imprimée en a été donnée à la fin du XVIII^e siècle par Dom Jean-Pierre Déforis ([Bossuet] 1772). L'éditeur avoue alors avoir largement corrigé le texte de Bossuet, non seulement en le ponctuant, mais en y ajoutant ce qu'il reconnaît lui-même comme étant des « superfétations », pour combler des « lacunes » qui interrompaient la suite du discours et pouvaient empêcher le lecteur de bien comprendre le sens de Bossuet. Une édition plus « fiable » est celle de l'abbé Lebarq, qui comprenait encore certaines de ces « superfétations », mais qui a été revue par Urbain et Levesque (Bossuet, 1914). Il est intéressant, alors, de comparer certains des choix de ponctuation faits sur des passages où il n'y a pas de superfétation.
- 33 Dans l'ensemble, à l'instar de nombreux écrits « spontanés » et à usage privé, les manuscrits de Bossuet sont peu ponctué. On relève des points (pas tous les points qui seraient nécessaires, et des points parfois douteux), des virgules, des deux points, peu de points-virgules. Le point, la plupart du temps, n'est pas suivi d'une majuscule. Il y a quelques rares points d'interrogation. Ainsi, les sermons de Bossuet, dans leur physionomie « originale », présentent de nombreux cas de configurations discursives où l'on peut interpréter des ensembles discursifs, ou des « énonciations », selon la terminologie du groupe de Fribourg (2012), comme enchâssés ou non dans des ensembles

plus vastes. Le jeu entre syntaxe et macro-syntaxe y est permanent. Si on lit le texte dans une transcription diplomatique qui suit rigoureusement la version manuscrite, il y a rapidement un effet de « débordement » qui peut conduire, suivant nos habitudes modernes, à entraver la lecture. A l'évidence, il faut scinder. Mais où ? Et comment ? Ce sont là les questions essentielles qui se posent à l'éditeur, et qui engagent le sentiment linguistique.

- 34 Pour scinder, hors cas de l'interrogation (que nous verrons plus bas), l'éditeur dispose de quatre outils : le point, la virgule, le point-virgule, les deux points. Comme les historiens de la ponctuation l'ont abondamment montré, l'usage respectif de ces quatre marques, en dépit des recommandations de grammairiens ou rhétoriciens comme Macé, Irson, Lamy..., demeure encore flottant. Depuis longtemps on a le sentiment qu'il faut hiérarchiser entre les pauses⁶, mais la perception de ces pauses n'obéit pas à des critères définis, et ne suit pas des règles formelles strictes. Si on se reporte à la citation de Buffier citée plus haut, par exemple, on remarquera que le grammairien n'hésite pas à faire suivre, dans son propre texte (ou que l'imprimeur n'a pas hésité à faire suivre), un point-virgule d'une majuscule, selon une pratique qu'avait bien repérée et analysée Jean-Pierre Seguin – point-virgule qui fait d'ailleurs s'enchaîner au sein de la même « phrase », comme on l'appellerait aujourd'hui en se fondant sur notre lecture du point-virgule, une affirmative et une interrogative. Cet usage flottant perdurera jusqu'au début du XIX^e siècle.
- 35 De la sorte, les éditeurs de Bossuet ont ponctué différemment ce passage célèbre du sermon sur la mort de Bossuet, que nous donnons d'abord dans une retranscription personnelle du manuscrit :
- et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caracteres puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer. Encore une rature laisseroit-elle quelques traces du moins d'elle mesme au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie s'ira perdre luy mesme avec tout le reste dans ce grand goufre du neant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes ; la chair changera de nature ; le cors prendra un autre nom ; mesme celuy de cadavre dit Tertullien ne luy demeurera pas long temps : il deviendra un ie ne sais quoy qui n'a plus de nom dans aucune langue tant il est vray que tout meurt en luy jusqua ces termes funebres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes.
- 36 Comme on le voit, il y a dans ce passage une série de segments discursifs assertifs assez courts qui peuvent être articulés les uns aux autres de plusieurs manières, selon que l'on crée des chaînes de dépendance avec ce qui précède ou avec ce qui suit, et selon que l'on veut ou non créer de vastes ensembles macro-syntaxiques plus ou moins à même de recevoir le nom de « période ».
- 37 Face à cet enchaînement, Déforis propose :
- et que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer ? Encore une rature laisseroit-elle quelques traces, du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même avec tout le reste dans ce grand gouffre du néant ; il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes. La chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas long-temps ; il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » : tant il est vray que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimoit ses malheureux restes [...].
- 38 Quant à Lebarq-Urbain-Levesque, ils proposent :

Que vous servira d'avoir tant écrit dans ce livre, d'en avoir rempli toutes les pages de beaux caractères, puisqu'enfin une seule rature doit tout effacer ? Encore une rature laisserait-elle quelques traces, du moins d'elle-même ; au lieu que ce dernier moment, qui effacera d'un seul trait toute votre vie, s'ira perdre lui-même, avec tout le reste, dans ce grand gouffre du néant. Il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes : la chair changera de nature ; le corps prendra un autre nom ; « même celui de cadavre ne lui demeurera pas long-temps : il deviendra, dit Tertullien, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue » : tant il est vrai que tout meurt en lui, jusqu'à ces termes funèbres par lesquels on exprimait ses malheureux restes [...]. (Bossuet, 1923, tome 4, p. 267).

- 39 Comme on le voit, une différence essentielle réside dans l'identification de l'ensemble supérieur d'intégration syntaxique au sein duquel les segments sont appelés à jouer un rôle, et du moment où l'on doit interrompre ce qui peut apparaître comme un flot indéterminé de discours. Déforis marque une articulation forte après « il n'y aura plus sur la terre aucuns vestiges de ce que nous sommes », alors que Lebarq-Urbain-Levesque choisissent de le faire avant. Il apparaît ainsi une différence entre une lecture rythmique, fondée sur les « membres », qui semble être celle de Déforis, tandis que la version Lebarq-Urbain-Levesque considère « La chair changera de nature » comme subordonné par le sens à ce qui précède, ce que traduit le choix du deux points. La distribution des points-virgules et des deux points n'est de fait pas la même entre les deux versions. Les deux éditeurs se retrouvent en revanche sur le choix de marquer par une ponctuation le détachement du segment « tant il est vrai », qui apparaît alors comme une hyperbate.
- 40 Examinons un autre passage, également en manuscrit dans un premier temps :
- chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il luy a parlé et de quoy le defunt l'a entretenu[. E]t tout d'un coup il est mort : voilà dit-on ce que c'est que l'homme et celui qui le dit c'est un homme et cet homme ne s'applique rien oublieux de sa destinée ou s'il passe dans son esprit quelque desir volage de s'y preparer il dissipe bientôt ces noires idées et je puis dire mm que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir et d'enterrer les pensées de la mort que les morts memes.
- 41 Et regardons ce qu'en fait l'édition Lebarq-Urbain-Levesque :
- Chacun rappelle en son souvenir depuis quel temps il lui a parlé, et de quoi le defunt l'a entretenu ; et tout d'un coup il est mort. Voilà, dit-on, ce que c'est que l'homme ! Et celui qui le dit, c'est un homme ; et cet homme ne s'applique rien, oublieux de sa destinée ! ou s'il passe dans son esprit quelque desir volage de s'y preparer, il dissipe bientôt ces noires idées ; et je puis dire, Messieurs, que les mortels n'ont pas moins de soin d'ensevelir les pensées de la mort que d'enterrer les morts memes. (Bossuet, 1923, tome 4, p. 263).
- 42 On remarque ici que, dans le manuscrit, Bossuet n'avait pas considéré la macro-syntaxe comme close après « il est mort » : il avait utilisé un deux points (très visible). Ainsi, il constituait un grand ensemble macro-syntaxique au moyen de ce qui est distingué par Urbain et Levesque comme deux phrases distinctes. Le texte imprimé a segmenté de même après « oublieux de sa destinée », au moyen d'un marqueur d'emphase, le point d'exclamation (marqueur émotionnel, ici, et non pas de modalité). Il a fait une phrase, mais sans utiliser de majuscule après ce point d'exclamation.
- 43 Quand on lit les sermons de Bossuet, en effet, qui inscrivent dans l'écrit des marques d'oralité assez évidentes, on est confronté, non seulement à la problématique de la segmentation des unités assertives, mais aussi à celle de l'interférence permanente de l'interrogation, de l'exclamation, et du discours rapporté. Tous ces différents plans créent ce qu'on pourrait appeler un « tissage » dont on remarquera qu'il n'est absolument pas

rendu par Bossuet lui-même dans sa pratique manuscrite, puisque l'orateur omet souvent des points d'interrogation visiblement nécessaires, et ne marque pas la modulation exclamative. A ce propos, on peut relever qu'une incertitude toujours présente dans la ponctuation est celle qui existe en cas d'articulation entre eux de segments interrogatifs. Quelques lignes plus haut que le premier passage cité, Bossuet faisait un enchaînement de questions fameuses de la façon suivante : « Quest-ce que cent ans, quest-ce que mil ans puisqu'un seul moment les efface. » (sans point d'interrogation). Déforis propose : « Qu'est-ce que cent ans ? qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ? ». Et Lebarq-Urbain-Levesque : « Qu'est-ce que cent ans, qu'est-ce que mille ans, puisqu'un seul moment les efface ? ». Ici encore, dans le contexte spécifique de l'interrogation, c'est le sentiment de la « phrase » qui est en jeu. On voit bien que Lebarq-Urbain-Levesque façonnent leurs « phrases » plutôt par le « sens », alors que Déforis a une lecture plus rythmique, qui semble respecter les segments dans leur identité propre, même si ceux-ci présentent des possibilités de rapprochement visibles. C'est d'ailleurs la question essentielle du « sens » qui est au centre des réflexions que mène Condillac dans *L'Art d'écrire*, lorsqu'il propose à son élève diverses manières de scinder en « phrases » les périodes de Bossuet pour lui faire voir comment, en réalité, elles se tiennent « par le sens » (Condillac, 1947, 1, p. 581). A l'évidence, la construction non seulement textuelle, mais aussi phrastique, de la chaîne de discours proposée par Bossuet – chaîne malgré tout considérée comme un modèle – nécessite l'appel, chez le récepteur, à un sentiment linguistique dans lequel la ponctuation peut servir de balise. Ce sentiment peut plus ou moins faire l'objet d'une conscientisation. Au travers d'une analyse, comme d'une lecture, le récepteur peut être à même de se forger le sentiment personnel de cette « seconde structure » qui se superpose au discours, seconde structure qu'on pourra alors relier, mais seulement après le détour par l'expérience, à une dimension imaginaire.

- 44 A l'issue de ce malheureusement trop rapide examen d'un exemple, concluons en peu de mots. Dans cette contribution, nous avons essayé de montrer, suivant l'invitation formulée dans l'argumentaire de ce numéro, en quoi la ponctuation pouvait être considérée comme présentant une dimension imaginaire. Cette dimension imaginaire, nous l'avons essentiellement associée, dans un premier temps, aux discours métalinguistiques tenus autant sur les signes de ponctuation en eux-mêmes, que sur le fait de ponctuer. Face à la réalité première qu'est le discours, la ponctuation, surtout quand elle est décrite, installe ce que nous avons nommé un « filet », autrement dit une structure de « dimension 2 » qui peut avoir sa logique. Ce filet peut présenter une structuration autonome si on l'analyse à l'intérieur du système ainsi créé par la description. Mais dans les pratiques, il est confronté à une relation dialectique avec le discours, ce qui crée les conditions de ce que nous avons alors choisi de nommer un « sentiment linguistique ». Si l'on peut considérer que tout scripteur a pour guide et pour but un sentiment d'accomplissement énonciatif, qui satisfasse à un ensemble d'exigences au premier plan desquelles les exigences syntaxique, pragmatique, et textuelle, c'est aussi le cas du lecteur. De ce point de vue, la ponctuation paraît un geste fait en direction de la lecture, un geste fait hors du discours, comme le montre le fait qu'elle est souvent négligée lorsque le discours écrit n'est pas directement envisagé comme destiné à la lecture. Elle s'offre comme un écran qui objective une partie de la fabrique du discours, le rend lisible, visible, et le dote de ces deux unités dont on peut penser qu'elles ne sont pas des données premières de l'expérience langagière : la phrase et le texte. Au final, donc, la ponctuation, qui est momentanément le lieu d'exercice actif de diverses formes de sentiment linguistique, finit par donner au discours, non seulement une physionomie

syntactique et macro-syntactique (par le biais de la notion de « phrase » ou celle, plus large, de « période »), mais aussi une image, pour reprendre les deux pôles examinés par Franck Neveu (dans Dürrenmatt, éd. 2000 : 201-215) – essentiellement textuelle. En tant que pratique créant une l'interaction entre un sujet et un récepteur au travers d'une forme de discours présentée, elle peut à ce titre être considérée, à travers l'expérience même qu'on en fait – expérience de scripteur comme de récepteur – comme un lieu d'imaginaire.

- 45 Dans les exemples de Bossuet que nous avons choisis pour illustrer ces propositions, nous avons vu qu'un aspect essentiel de l'« imaginaire » et du « sentiment linguistique » de la ponctuation tournait autour du rapport aux unités du discours, rapport qui peut être cristallisé autour de la notion de « phrase ». Dans l'examen des faits de ponctuation avant le premier tiers du XIX^e siècle, en effet, il semble que ce soit l'un des faits prédominants. Dans les pratiques imprimées, on n'en est pas encore au « subjectivisme » qui se développera à partir du XIX^e siècle. Le « sentiment linguistique » qui s'y joue a plutôt affaire à la relation au discours qu'à la modulation du langage, si l'on excepte le cas du théâtre (voir Riffaud, 2007). Mais le cas des sermons de Bossuet, dans lequel nous n'avons effectué ici que quelques rapides ponctions, fait partie de ceux qui sont à même, nous semble-t-il, de souligner l'articulation possible entre un sentiment linguistique de nature formelle (lié surtout à la segmentation) et l'imaginaire de type stylistique et rhétorique qui peut s'élaborer autour d'un auteur. On entre alors sur un autre terrain, qui est celui de l'imaginaire « esthétique » de la ponctuation (voir Serça, 2012).

BIBLIOGRAPHIE

- BEAUZÉE, N., 1765, Article « Ponctuation », *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, vol. XIII, Neuchâtel, chez Samuel Faulche.
- [BOSSUET, J.-B.], 1772-1788, *Œuvres de Messire Jacques-Bénigne Bossuet, évêque de Meaux*, Paris, Boudet.
- BOSSUET, J.-B., *Œuvres oratoires*, éd. Joseph Lebarq, revue par Charles Urbain et Eugène Levesque, Paris, Hachette et Desclées de Brouwer, 4 volumes, 1914-1923.
- BRANCA-ROSOFF, S., 1996, « Les imaginaires des langues », dans *Sociolinguistique. Territoires et objets*, H. Boyer, dir., Lausanne, Delachaux et Niestlé, p. 79-112.
- BUFFIER, C., 1709, *Grammaire françoise sur un plan nouveau*, Paris, Bordelet, 1732.
- CATACH, N., 1980, « La Ponctuation », *Langue française* n°45, p. 16-27.
- CONDILLAC, E. Bonnot de, 1775, *De l'Art d'écrire*, in *Cours d'étude pour l'Instruction du prince de Parme*, dans *Œuvres philosophiques de Condillac*, éd. G. Le Roy, tome 33, vol. 1, Paris, PUF, 1947.
- DÜRRENMATT, J., 1998, *Bien coupé mal cousu, De la ponctuation et de la division du texte romantique*, Presses Universitaires de Vincennes.
- DÜRRENMATT, J. (éd.), 2000, *La Ponctuation, La Licorne*, n°52, MSHS, Université de Poitiers.

- GARRETTE, R., 1988, *La Phrase dans l'œuvre dramatique de Racine : étude stylistique et stylométrique*, Thèse d'Etat, Toulouse.
- GIRAULT-DUVIVIER, C.-P., 1811, *Grammaire des Grammaires, ou analyse raisonnée des meilleurs traités sur la grammaire française*, Paris, Porthman, 2 vol.
- GRIMAREST, J.-L. de, 1707, *Traité du récitatif dans la lecture, dans l'action publique, dans la déclamation et dans le chant*, Paris, Le Fevre et Ribou.
- GROUPE DE FRIBOURG, 2012, *Grammaire de la période*, Berne, Peter Lang.
- HOUDEBINE, A.-M. (éd.), 1996, « L'Imaginaire linguistique et son analyse », *Travaux de linguistique* n°7, Université d'Angers, p. 9-27.
- LANSON, G., 1909, *L'Art de la prose*, Paris, Librairie des Annales.
- LEQUIEN, E.-A., 1809, *Traité de la Ponctuation contenant plus de quatre cents exemples, divisés en douze chapitres*, Paris, Chez l'auteur, sixième édition, 1819.
- ORLANDI, E., 2007, « Un point c'est tout. Interdiscours, incomplétude, textualisation », dans J. Authier-Revuz et M.-Ch. Lala (éds), *Figures d'ajout, phrase, texte, écriture*, Presses Sorbonne nouvelle, p. 65-79.
- PURNELLE, G., 1998, « Théorie et typographie : une synthèse des règles typographiques de la ponctuation », dans J.-M. Defays, L. Rosier et F. Tilkin (éds), *A qui appartient la ponctuation ?*, Bruxelles, De Boeck / Duculot, p. 211-221.
- RAULT, J., 2014, *Poétique du point de suspension. Valeur et interprétations*, thèse soutenue à l'université de Poitiers, 2 vol.
- RIFFAUD, A., 2007, *La Ponctuation dans le théâtre imprimé au XVII^e siècle*, Genève, Droz.
- SEGUIN, J.-P., 1993, *L'Invention de la phrase*, Paris/Leuven, Peeters.
- SERÇA, I., 2012, *Esthétique de la ponctuation*, Paris, Gallimard.
- SIOUFFI, G., 2015, « Le rôle de l'imaginaire dans la description linguistique », dans *Hommage à Anne-Marie Houdebine*, à paraître.
- SIOUFFI, G. (éd.), 2012, « Sentiment linguistique et diachronie », revue *Diachroniques* n°2, Paris PUPS.
- SIOUFFI, G., 2010, *Le "génie de la langue française". Etudes sur les structures imaginaires de la description linguistique à l'Age classique*, Paris, Champion.
- SIOUFFI, G., 1997, « Quelques remarques sur la phrase au XVII^e siècle », dans *La Phrase*, Mélanges offerts à Jean-Pierre Seguin, textes réunis par C. Rannoux et J. Dürrenmatt, *La Licorne*, p. 234-243.
- TOURNIER, C., 1980, « Histoire des idées sur la ponctuation, des débuts de l'imprimerie à nos jours », *Langue française* n°45, p. 28-40.
- VIANEY, J., 1929, *L'Eloquence de Bossuet dans sa prédication à la Cour*, Paris, Boivin.
- WITTGENSTEIN, L., 1921, *Tractatus logico-philosophicus*, traduction G. G. Granger, Paris, Gallimard, 1993.

NOTES

1. Rappelons que le « ponctème » est défini comme une « unité à deux faces, constituée par le signe matériel et sa fonction » par N. Catach (1980 : 21).

2. Ou encore : « Assurant l'effet pragmatique d'un monde sémantiquement normal et d'un texte qui a son unité dans la dispersion, la ponctuation sert à conférer au discours une dimension textuelle » (*Ibid.* : 70).
3. Voir Siouffi, 2010, p. 96 et suivantes. Dans le discours des grammairiens et remarqueurs de l'Age classique, la « loi d'unicité » (unicité d'emploi de la forme au sein d'une phrase) a pu concerner des parties de langue telles que le participe, le pronom, l'adverbe, certaines conjonctions. S'agissant de la ponctuation, on l'observe à propos du deux points. « On tirera donc une loi générale : pour les typographes, on ne peut imprimer une séquence contenant plus d'un séparateur », estime Gérard Purnelle (1998, p. 217, examinant les normes régissant l'usage des deux points et des points d'interrogation ou d'exclamation intraphrastiques, et reprenant l'analyse des « lois » menée par Claude Tournier (« loi d'exclusion », « loi de neutralisation », « loi d'absorption », dans Tournier 1980).
4. « Les points suspensifs servent pour marquer une interruption dans le sens. Tous leur accordent cet emploi, et la raison veut qu'il soit le seul. Autrement, ce serait un signe équivoque (...) » (P.A. Lemare, *Cours de langue française en six parties*, tome 2, Bachelier, Huzard, 1819 : 1247, cité dans Rault, 2014 :139).
5. Ce mouvement n'interviendra comme on le sait qu'au milieu du XIXe siècle, avec notamment le rôle de Georges Sand (voir Dürrenmatt, 1998, p. 15 ; et Serça, 2012, p. 79).
6. « Ponctuation, s.f., c'est l'art d'indiquer dans l'écriture par les signes reçus, la proportion des pauses que l'on doit faire en parlant », selon la formule fameuse de Beauzée (1765 : 15).
-

INDEX

Mots-clés : ponctuation à valeur expressive, ponctuation à valeur sémantique

AUTEUR

GILLES SIOUFFI

Université Paris Sorbonne / STIH